

Pascal Vilcollet  
"Récidives"  
Galerie Guido Romero Pierini, Paris  
du 9 au 15 novembre 2017



Pascal Vilcollet, Judith, huile et acrylique sur toile, 270 x 200 cm, 2017. ©.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que la pratique de Pascal Vilcollet fait preuve d'une grande proximité avec une tradition de la peinture figurative. Au niveau de ses motifs et de ses références, le rapprochement est tel que l'on serait tenté de l'assimiler à un travail de citation, de réinterprétation, voire d'hommage à l'égard d'illustres prédécesseurs. Il est vrai que l'on assiste, de toile en toile, dans le cadre de cette exposition proposée par la galerie Guido Romero Pierini, à la mise en œuvre de figures, de corps ou de silhouettes qui puisent directement dans l'histoire des arts. Au niveau des motifs, on retrouve, par exemple, à travers les carcasses de chair qui s'élancent et se fractionnent, à travers également les jeux d'équilibre et les contorsions, ou encore les

contrastes relativement prononcés et la vivacité des teintes, une imagerie qui en appelle inévitablement au caravagisme et, de façon plus globale, à la peinture baroque.

Pour autant, un regard plus attentif sur la peinture de Pascal Vilcollet permet de considérer que le travail de citation connaît ses contradictions, ne serait-ce que par l'utilisation de techniques mixtes, et parfois de la peinture acrylique, là où ses devanciers employaient uniquement la peinture à l'huile. D'un point de vue purement visuel, les motifs sont sans doute identiques, mais leur consistance estompe la volonté de corroborer avec exactitude au réel, à la réalité de ce qui est représenté, ainsi que l'ambitionnaient les Anciens. La flamme vacillante

d'une bougie ou le caractère soyeux des drapés pouvait, par exemple, tirer profit d'une peinture à l'huile plus à même de restituer une texture suintante et quasiment tactile. Les corps et les chairs eux-mêmes étaient soutenus par une teneur, une épaisseur peut-être, en mesure de rendre force et vigueur aux postures qui se dessinaient.

Dès lors, dans les premières toiles présentées dans cette exposition – celles qui précisément sont les plus citationnelles et les plus figuratives – l'utilisation de l'acrylique suppose une forme de mise à distance à l'égard des antécédents, et à l'égard d'une conception de la peinture qui s'envisage comme un mime absolu de la réalité. Par conséquent, la démarche référencée de Pascal Vilcollet ne manque pas d'interroger : comment, en effet, concevoir une démarche figurative qui, simultanément, entreprend une sémantique de la citation, tout en affichant la volonté de se détacher d'une idée de la reproduction ? D'une certaine façon, la référence à William Bouguereau, peintre académique de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, nous donne un indice. L'art dit « pompier », dont ce dernier est l'un des tenants, s'est vu discrédité par ses contemporains et par sa postérité immédiate, dès lors qu'il est advenu un temps où la perfection du dessin, la dextérité technique, et la volonté de faire de la peinture un double du réel parfaitement accompli, sont concurrencées par les vellétés naissantes des processus d'abstraction. Or, Pascal Vilcollet s'empare de Bouguereau en reproduisant certains tableaux, du moins, certaines parties de ses tableaux ; il s'appuie donc sur un peintre qui, jadis, a su pousser la figuration jusqu'à son paroxysme, en même temps qu'elle s'oppose à son temps et s'interroge sur sa raison d'être. Autrement dit, le figuratif chez Pascal Vilcollet s'accomplit au regard, ou à l'encontre, de la

figuration même, de manière à s'insérer dans une sorte de mise en abîme qui consiste à envisager, d'une part, l'acte de peindre comme un motif de dépassement en soi, et, d'autre part, à considérer toute itération avant tout comme une réitération. Ce qui peut paraître étourdissant, de surcroît, est le fait d'imaginer ces peintres antérieurs eux-mêmes comme les instigateurs de mouvances figuratives qui, elles aussi, contredisent les principes de leurs propres prédécesseurs, tout en prolongeant les avancées laborieusement acquises par ces derniers.

En outre, à travers ce travail de prélèvement et, peut-être, de destitution des œuvres du passé – dès lors que la figuration est utilisée afin de triompher de la figuration, mais aussi, dans la mesure où elles se retrouvent affranchies de leur symbolique érudite comme de leurs implications contextuelles – on pressent le désir de ne conserver qu'une seule essence de la peinture, celle de l'image. L'image, en effet, décrit sans doute le véritable cheminement de Pascal Vilcollet, lui qui ne se focalise jamais véritablement sur la peinture en tant qu'art de la représentation, mais en tant qu'art dévolu à la perception et au visible. Aussi est-ce pourquoi on constate, à mesure que l'on avance dans l'exposition, l'introduction progressive d'éléments picturaux qui viennent perturber la réalité figurative, pourvu qu'ils demeurent propices à un parcours du regard et à une évaluation qui, à défaut d'être narrative, n'en reste pas moins éminemment visuelle : ainsi des peintures qui se fragmentent graduellement en de multiples plans sans lien apparent ; ainsi également des aplats de couleur aux contours indéfinis qui se déversent de façon aléatoire sur l'espace de la toile, tandis que des filaments se tortillent en des trajectoires à la fois rectilignes et sinueuses. De même, sans doute s'agit-il de s'atteler à un exercice pictural où la figuration, et

avec elle, la virtuosité manuelle, ne sont que des outils aptes à rejouer des motifs préalablement identifiés, estimés et appréciés, avec les yeux du peintre davantage qu'avec ceux de l'amateur d'art, de sorte que ce qui incombe pour l'artiste puisse relever de l'échange, de la rencontre avec ses prédécesseurs, sinon de la comparaison, voire de la confrontation. Ce faisant, l'idée de figuration décrit moins un but à atteindre qu'une trame sur laquelle s'appuyer afin de mieux s'élancer, toujours un peu plus loin, alors que c'est probablement par ce basculement entre réception et différenciation, entre répétition et invention, que l'on peut dire d'un artiste qu'il s'empare de son époque.

Julien Verhaeghe